Document généré le 12 oct. 2024 05:57

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

1 - Pourquoi relire *Nord-Sud* de Léo-Paul Desrosiers (Poche. Éd. Fides)

Adrien Thério

Numéro 27, automne 1982

URI : https://id.erudit.org/iderudit/39653ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1982). Compte rendu de [1 - Pourquoi relire *Nord-Sud* de Léo-Paul Desrosiers (Poche. Éd. Fides)]. *Lettres québécoises*, (27), 91–92.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par Adrien Thério

1-

Pourquoi relire *Nord-Sud*

de Léo-Paul Desrosiers

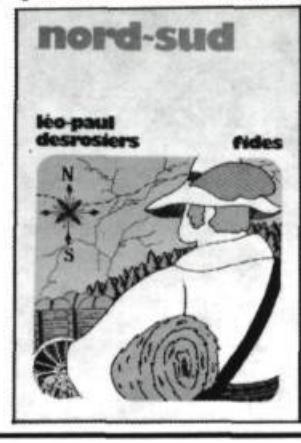
(Poche. Éd. Fides)

Comme le souligne Maurice Lemire dans sa présentation, beaucoup de critiques ont eu des éloges pour ce roman. Ils n'ont pas oublié non plus de lui faire toutes sortes de reproches : l'intrigue est trop ténue, l'auteur manque d'imagination, trop peu d'événements et banals, beaucoup de descriptions, etc. Quelques-uns ont apprécié « la justesse des scènes de moeurs ».

Léo-Paul Desrosiers qui s'intéressait beaucoup à l'histoire et à la civilisation québécoises n'était pas à l'aise dans le roman. C'est probablement le plus bel exemple de romancier « empêché » que nous ayons eu dans les années trente et quarante. Qu'on relise tout son oeuvre et on se rendra compte que, à cause de ses idées puritaines, il lui est presque impossible de permettre à des amoureux de s'aimer. Une seule fois, dans tout ce roman, alors que les amoureux sont ensemble presque tout le temps, Vincent Douaire aura l'audace de serrer Josephte dans ses bras : « Brusquement, il l'étreignit en silence ». Comme scène d'amour, ce n'est certes pas aussi relevé que ce qu'on peut lire aujourd'hui dans la plupart de nos romans. Même si ces amoureux ne parlent pas beaucoup — et se disent « vous » — Desrosiers réussit quand même à nous faire croire à leur amour.

Desrosiers qui ne peut permettre à des gens épris l'un de l'autre de s'aimer normalement — il invente les trucs les plus bizarres pour les séparer — prend sa revanche dans la description des paysages. Il y excelle. Ses descriptions de la nature québécoise tendraient à nous faire croire qu'aucun pays ne peut être comparé au nôtre. Ses comparaisons ne sont pas toujours justes mais elles sont très recherchées. Et j'ai découvert, avec des étudiants, que ces descriptions de paysage renferment souvent des scènes d'amour que l'auteur y a incluses inconsciemment. Ainsi, je me souviens de cet oiseau au long bec qui, pendant de longues minutes, enfouit son bec dans un trou profond pratiqué dans un arbre et l'en ressort pour recommencer sans cesse son petit manège. En lisant bien, on retrouve toutes sortes d'exemples de cette sorte. C'est dire que Desrosiers, incapable dans ses romans, de se laisser aller à tous ses phantasmes amoureux, a été obligé de trouver une autre façon de mener à bien ses histoires. Cela explique en partie, je crois, le nombre et la longueur des descriptions de la nature.

Pourtant, les descriptions de la nature dans *Nord-Sud*, même si elles sont présentes presque à chaque page, ne sont pas aussi fastidieuses que dans certains de ses romans, surtout *Vous qui passez*. Elles sont mêmes plutôt brèves, si on les compare à d'autres de ses livres. En revanche, ici, Desrosiers a privilégié la description des scènes de moeurs. Et comme Desrosiers se documentait longuement avant d'écrire ses livres, ces scènes sont décrites avec une minutie absolument remarquable. Je crois qu'on devrait relire *Nord-Sud* pour la même raison qu'on relit, qu'on étudie *Les Anciens Canadiens*. Toutes sortes de données historiques s'entremêlent aux scènes de moeurs dans *Les anciens Canadiens*. Ainsi en est-il ici. La plupart des romanciers de la première moitié du dix-neuvième siècle nous ont parlé des déserteurs de la terre pour les stigmatiser, les traiter de lâches. Desrosiers, en 1931, trouve des raisons beaucoup plus plausibles à tous ces départs de chefs de familles ou de jeunes gens vers les États-Unis. Les familles nombreuses, le manque de terres, les cantons de l'arrière-pays presque inatteignables obligent ces gens à partir à l'aventure. Maurice Lemire a bien raison, nous n'avons pas toujours affaire à des Jean Rivard. La plupart sont partis en Nouvelle-Angleterre mais quelques-uns sont partis pour le Colorado et enfin pour la Californie où ils espéraient trouver de l'or. C'est finalement ce que fera Vincent Douaire, voyageur des pays d'en-haut, malgré son jeune âge, parce qu'il a l'esprit d'aventure et qu'il ne peut s'imaginer colon, en train d'ouvrir un lot dans un canton où l'on ne parvient qu'après des efforts héroïques.



Je préfère évidemment à *Nord-Sud*, *Les Engagés du Grand Portage* qui nous rappelle aussi un beau moment de notre histoire mais *Nord-Sud* est aussi à lire avec attention C'est un cours de civilisation québécoise. Je ne vois personne en dehors de Philippe Aubert de Gaspé qui ait si bien décrit nos ancêtres dans leur vie quotidienne. J'en donne plus bas quelques exemples. Il y en a beaucoup d'autres. J'ajoute enfin que Maurice Lemire qui commence par nous dire, dans sa présentation, comment les critiques ont vu ce roman, situe le livre dans une perspective très juste. →

Extraits *de Nord-Sud*

Manque de vivres

Dans les prairies ne poussait plus qu'un foin court et clairsemé. Et sur les quais des villages échelonnés le long du fleuve entre Montréal et Québec les vapeurs débarquaient d'innombrables barils de farine expédiés du Haut-Canada ou des États-Unis. Officieux, quelques journaux conseillaient à la population la culture du maïs que l'on pouvait manger sur l'épi après l'avoir laissé bouillir lorsque les grains sont encore tendres et pleins de lait. Avec la farine on fabriquait aussi des galettes succulentes et même du pain en la mêlant à la farine de blé.

Le brayage du lin

Car le grand événement allait maintenant se produire. Durant toutes ces semaines de septembre, le lin arraché avait roui lentement dans les champs. La nuit, des rosées blanches comme du frimas, l'avaient pénétré de part en part ; le jour, tourné dans un sens puis dans l'autre, le soleil l'avait séché. Ensuite les hommes l'avaient entassé dans la charrette et transporté dans l'une des batteries de la grange.

Déjà, depuis cinq heures, Hippolyte Douaire, Babtiste et Prisque frappaient avec les fléaux retentissants sur les gerbes desséchées afin d'en extraire la graine précieuse. Les grands bâtons noueux s'abattaient l'un après l'autre, sans interruption, et leur rythme accéléré s'entendait jusqu'à la maison.

Fabrication de la potasse

Pendant ce temps Maxime Auray plaçait dans de grandes cuvettes percées de trous une première couche de chaux de huit ou neuf pouces d'épaisseur. Ensuite il y versa les chaudiérées *de cendres recueillies et se mit à vider de grands seaux d'eau sur le tout. Il obtint ainsi la lessive qui devait bouillir quarante-huit heures sans relâche avant de se changer en potasse.*

Habillement

Vincent Douaire connaissait bien son prestige. Ce soir-là, il avait un habit de drill, des bottes françaises, un faux-col de papier, récente invention américaine, une boucle noire en croix de Saint-André, extravagance d'un retour vers la civilisation alors que l'on dépensait en un jour la moitié d'un salaire de six mois. Avec son chapeau où la paille rouge, brune et blanche s'enlaçait dans des dessins variés, il paraissait presque d'une autre essence que ces fils de paysans aux gestes moins souples, engoncés dans des habits d'une étoffe rugueuse et roide.

Où aller ?

Il y a cinq hommes dans la maison, disait-il à Magloire. Trois de trop. La plupart du temps, sauf l'été, nous n'avons rien à faire. Chez Clusiaux et Clouette c'est la même chose. Une seule différence, leur ferme est plus petite et ils encombrent leur famille encore plus que moi. Mais où aller ?

(. . .) Et la population montait toujours comme l'eau dans un lac sans issue. Entre les Laurentides trop dures d'accès et le fleuve, dans la vallée de quatre lieues de large, elle s'étouffait, souffrait d'inanition. L'aisance diminuait.

2- Dans les brumes de la Sénescoupe

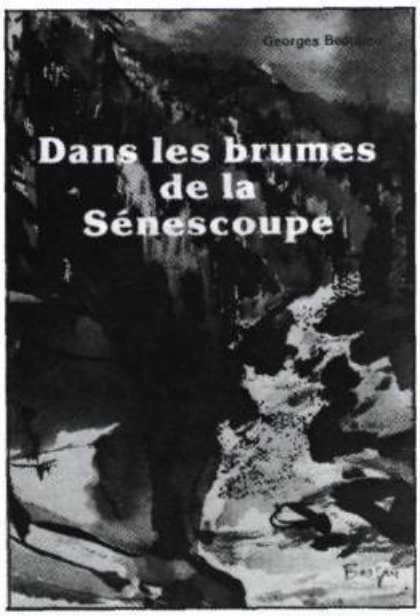
de Georges Beaulieu

(Publié par l'auteur)

Au moment où je parle de civilisation, avec Léo-Paul Desrosiers, je reprends ce livre étrange que j'ai reçu il y a quelques mois de mon ancien professeur de Belles-Lettres, l'abbé Georges Beaulieu, intitulé *Dans les brumes de la Sénescoupe*, la rivière qui, plus ou moins, sépare Saint-Clément de Saint-Cyprien, dans le comté de Témiscouata.

On me permettra, puisqu'il s'agit de l'histoire de Saint-Clément qui a donné naissance à Saint-Cyprien, c'est-à-dire au pays du Chemin Taché, de dire quelques mots de ce livre qui est bien plus qu'une étude historique. M. Beaulieu nous donne évidemment les données qu'il faut pour nous situer dans l'organisation de ces paroisses du Bas-du-Fleuve. Ainsi ai-je appris que Saint-Cyprien a été érigée canoniquement en 1886.

Ce que je ne savais pas non plus, c'est que Saint-Clément était à toutes fins pratiques, une île. Eh! oui, pour y accéder, il faut emprunter des ponts qui enjambent la rivière Trois-Pistoles au nord, la rivière Sénescoupe si l'on vient de Saint-Cyprien ; enfin les gens de Saint-Paul-de-la-Croix, eux, doivent traverser la rivière Mariakèche. J'avoue que cela change beaucoup l'idée que j'avais de cette paroisse-soeur et que je commence à me rendre compte que, sans elle, le pays du Chemin Taché qui, dans mon idée, englobe aussi bien Saint-Modeste, près de Rivière-du-Loup que Saint-Épiphane et Saint-Hubert qui nous bordent à l'ouest, Sainte-Rita, à l'est et la Seigneurie Fraser au sud que j'ai appelé quelque part le Grand Bois, n'existerait pas. Je ne sais pourquoi Saint-Clément n'entrait pas dans ce pays que je me suis forgé pour y faire vivre plusieurs de mes personnages romanesques.



Mais je reviens à mon idée de civilisation. Quatre chapitres de ce livre qui s'intitulent *Les Corps de métiers, De l'agriculture vivrière, De la construction de certains ponts, De l'architecture de nos maisons* nous plongent en plein coeur de la civilisation québécoise des années 1900-1940. Regardez ces quelques photos que j'extrais du livre de l'abbé Beaulieu. Et regardez maintenant cette maison qui ressemble étrangement à celle où j'ai passé mon enfance, au Chemin Taché. Évidemment, ces images ne disent peut-être pas grand'chose à ceux qui sont nés à la ville. Elles font partie d'un passé qui est encore tout près de nous. Je gagerais qu'il y a encore des gens, à la campagne, qui scient leur bois de chauffage et le fendent de cette façon. Oserai-je dire que ce sont des métiers que j'ai pratiqués quand j'avais douze ou quatorze ans ?